

**LES
GRANDES
EXPOSITIONS**

**La troisième
Biennale de Paris**

Par Maguy FURHANGE

La Biennale de Paris, à laquelle participent une soixantaine de nations, emplit tout le Musée d'art moderne de la ville de Paris. Elle comporte des sections d'arts plastiques (peinture, sculpture, dessin, gravure), des travaux d'équipe, de décoration théâtrale et de composition musicale.

d'Espagne, de Grèce, des U.S.A., de Hongrie, de Suisse, d'Allemagne, etc..., tandis que (la petite section israélienne exceptée) chaque pays présente uniquement ses nationaux, donnant ainsi une idée plus exacte de son caractère spécifique et du courant d'art qui lui est propre. Quelques bonnes toiles

sélection en tenant compte du métrage de cimaise particulièrement restreint qui lui était attribué.

A proximité de cet espace trop restreint est installé « l'espace non asservi ». Dans la pénombre, sur un grand tableau noir, on lit : « L'architecture non asservie est plus que le jeu correct des volumes sous la lumière; elle est aussi l'enveloppe magique des espaces radiants ». En s'efforçant de bien pénétrer le sens de ces mots, on entre dans « le Labyrinthe », domaine de l'instabilité. Vingt cellules s'y succèdent. Dans la première, on se trouve au milieu d'une multitude de petits carrés en aluminium suspendus à des fils de nylon. La deuxième est occupée par un ensemble de plans en plexiglas. Dans la troisième, un écran animé d'un mouvement continu reçoit des formes, des couleurs et des lumières provenant de plusieurs sources.

Après, on évolue dans un déconcertant espace structuré par des colonnes qui se déplacent lentement, tels des fantômes dans les films surréalistes (dans chaque colonne, une personne assure le déplacement). De là, on passe dans une cellule où murs et plafonds sont recouverts de petits carrés : 50 % rouges, 50 % bleus intenses, puis dans une autre où un « mobile » réfléchissant la lumière de projecteurs en envoie les milliers de reflets qui papillonnent sans arrêt.

Pas moyen d'entrer dans la cinquième cellule (aux murs recouverts d'un aveuglant aluminium poli) sans traverser un ensemble de plaques mobiles réfléchissantes, qui bougent et produisent des sons. Après ? On ne sait plus très bien. Il reste à traverser une douzaine de cellules où vibrent des fils verticaux où des sphères suspendues à des ressorts montent et descendent, où des disques interchangeables sont animés d'un mouvement perpétuel devant un réflecteur. On sort, ahuri, après avoir franchi un espace limité par quatre panneaux garnis de tubes de néon, dont chacun possède son propre rythme d'allumage et d'extinction. C'est tout pour cette année. Mais nous sommes prévenus par une note des auteurs (dont nous respectons la rédaction) : « Il ne s'agit là que de situations avec un caractère fragmentaire et limité, mais leur but est d'accentuer le rôle du spectateur en vue de nouvelles situations où la distance entre l'œuvre et le spectateur n'existera plus ». Ce sera pour la prochaine Biennale !

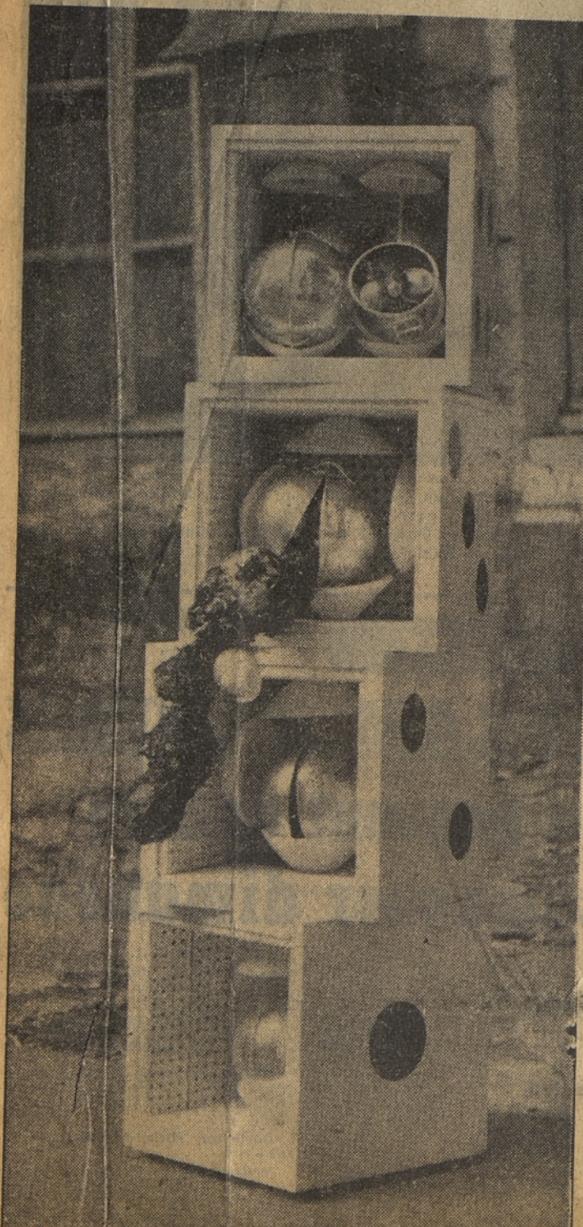
Ces travaux d'équipe sont curieux, amusants, ingénieux et feraient les beaux jeux d'un nouveau Luna-Park.

Au hasard des salles, on rencontre tout de même quelques œuvres marquantes qui ne s'adressent pas à la vue seule, mais atteignent le but final de l'art : émouvoir l'âme et le cœur. « L'Homme tué », grand bronze de Floriano Boldini (section italienne) en est une. Ce corps décharné, à la tête tragiquement renversée, est celui d'un être jeune que la vie a pétrifié après l'avoir lentement, jour après jour, vidé de sa substance. Il s'intègre à l'architecture de fer au long de laquelle on l'a étendu et qui augmente encore l'impression d'irrémissible solitude émanant de la sculpture.

La présentation de la section

surtout, de ridicules, une évolution vers un art humain, sain et, de nouveau, aimé de la nature, se fait jour. La peinture et la sculpture sont peut-être en passe de retrouver leur indépendance. Nous disons bien : leur indépendance. En effet, ainsi que vient de l'écrire

Dunoyer de Segonzac : « A une époque où la déformation et l'illibilité sont devenues « art international », la fidélité à la nature, source d'inspiration depuis les primitifs jusqu'à Cézanne et au Douanier Rousseau, est une forme nouvelle de l'art indépendant ».



Tetsumi KUDO. — « Votre portrait en 1962 » (Japon)



Włodzimierz BUCZEK. — « Avant de partir » (Pologne)

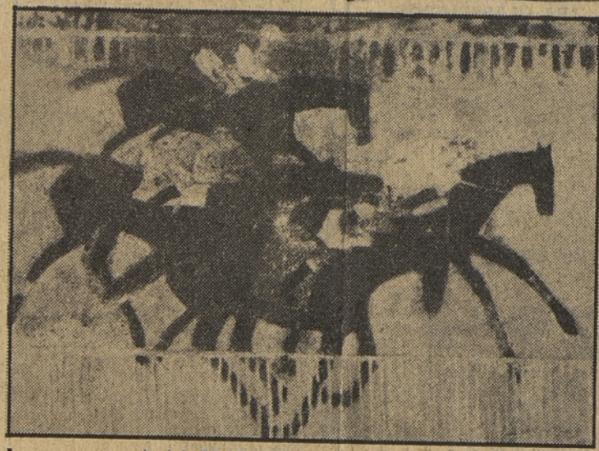
Un extrait du règlement exprime on ne peut plus clairement l'objectif de cette gigantesque exposition : « L'Association française pour la manifestation biennale et internationale des jeunes artistes se propose dans l'esprit le plus indépendant, de donner à des artistes de tous les pays, de 20 à 35 ans, l'occasion de présenter et de confronter leurs travaux. Elle doit rester largement ouverte aux initiatives les plus diverses et, dans un esprit de haute compréhension, s'attacher à accueillir toutes les tendances ».

C'est bien vrai. Toutes les tendances sont représentées ! Dans la section « peinture » (France), on trouve ces nouvelles formes d'art : un « draping », cadre sur lequel pendent des chiffons multicolores et, dans la section « sculpture », un « emballage » — tout simplement une motocyclette rouillée, emballée et bien ficelée dans un grand morceau de plastique.

La section française d'art plastique est de beaucoup la plus importante. Elle comprend 217 participants, dont deux tiers seulement sont français, les autres venant

figurent dans cette section française, parmi lesquelles : « Les Courses », de Brasillier ; « L'Atelier », de Celice ; « L'Intérieur », de Chazottes ; « L'Accident », de Franta ; « L'Escalier », aquarelle de J.-J. Rigal.

Les onze sculpteurs de la participation américaine ont tous parfait leur développement artistique dans une fonderie-atelier de sculpture



André BRASILLIER. — « Les courses » (France)

« unique en son genre », située près de l'université de Berkeley (Californie). « Le Voile de Véronique », c'est-à-dire quatre morceaux d'acier soudés provenant sans doute d'une voiture accidentée, sort de cet atelier ultra-moderne. En sort également une « Merce-Dipsomanie » (traduction : Mercier-Violente propension à boire !), autre débris, non d'auto cette fois, mais vraisemblablement une hélice ramassée après l'écrasement d'un avion au sol !

Dans l'importante section de travaux d'équipes (France), une place est réservée aux « activités collectives du groupe lettriste ». Celui-ci proclame que « l'art figuratif ne peut s'exprimer que par un vocabulaire grossier et limité ». Que « l'art abstrait ne peut agir que par des éléments encore plus pauvres et plus vagues » et expose les résultats de ses propres recherches : entre autres, des « mobiles vivants » (ce sont un aquarium et une cage, habités) et des « statiques » : un vase de nuit, une paire de chaussettes usagées accrochées sous un écriteau indiquant que ces « chaussettes lettristes » sont à fonction supertemporelle car elles ont été portées par Isidore Isou et Altmann et seront portées par d'autres lettristes dépourvus de chaussettes, par la faute des fonctionnaires de l'Etat qui n'aident pas les authentiques créateurs de la peinture ».

Ces maïseries (il y en a beaucoup d'autres) occupent une importante surface. Pourtant, une note du catalogue exprime le regret d'un des jurys (celui des « jeunes critiques ») lequel « a dû effectuer sa

italienne est d'ailleurs excellente : chaque œuvre est placée dans un espace fractionné en fonction de sa personnalité et recevant une source de lumière particulière, propre à en faciliter la contemplation. Aucune orientation collective ici mais, au contraire, une affirmation des individualités.

D'une manière générale, au milieu de tant d'outrances, de bravades et,



L'ENTRÉE DE LA BIENNALE : « L'instabilité »